

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\) Item 20. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

20. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours autobiographique](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Mandat local](#), [Parcs et Jardins](#), [Pédagogie](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie domestique \(François\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

Ce document est une réponse à :

[20. Paris, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)

[24. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[25. Paris, Dimanche 13 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-10

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Non, dearest, vous ne rêvez point. Je l'espère bien.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°46/71-72.

Information générales

Langue Français

Cote

- 199, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/327-332

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°20. Jeudi 10 4 heures

Non Dearest vous ne rêvez point. Je l'espère bien. Qui perdrait plus que moi au réveil ? Que vous êtes aimable! Ce n'est point à St Ouen que m'a femme s'occupait de charité. Je n'avais point le Val-Richer alors. Je l'ai acheté l'année dernière. C'est à Paris, d'ans le faubourg St Honoré, où elle s'était chargée des pauvres d'un côté de la rue de la Madeleine et où pendant le choléra elle les soignés si bien que de ses pauvres, il ne mourut qu'une vieille femme de 32 ans. Ici, il y a peu de charités à faire. Les moindres paysans possèdent et cultivent quelques champs qui leur suffisent. Ils sont assez fiers d'ailleurs, et tiennent à ne rien recevoir. L'école; qui n'est pas mauvaise est située dans un village voisin où les enfants se rendent ; en hiver surtout ,car pendant l'été ils sont occupés aux travaux de la campagne. Le cottage dont je vous ai parlé appartient à un habitant de là commune qui l'a prêté au curé jusqu'à ce qu'un presbytère soit construit. C'est de ce presbytère que nous avons besoin, et c'est là que vous m'aiderez puisque vous le voulez. Nous en causerons quand je vous verrai. Car je vous verrai, J'ai mon jour devant moi ; j'y marche.

Si je pouvais presser le temps comme l'aiguille de ma pendule ! Il faut que j'en convienne. Dieu à bien fait de ne pas nous laisser régler l'allure du temps. Comme nous la précipiterions tantôt pour fuir la douleur tantôt pour arriver à la joie ! Employez bien du moins toutes vos journées d'ici au 18. Reposez-vous calmez vous, promenez-vous, fortifiez-vous. Je répète toujours la même chose. Comment faire autrement quand il n'y en a qu'une ?

Vous voulez savoir comment ma journée à moi, est réglée, quelles sont mes habitudes. Les voici. Je me lève entre 7 et 8 heures. Je vais voir ce que font mes ouvriers, car j'en ai encore. Je me promène un moment. J'entre chez ma mère, chez mes enfants. Il sont encore aux bains de mer pour tout ce mois. Remonté dans mon cabinet j'écris mes lettres ; j'attends la poste. Je l'attends toujours même quand elle arrive plutôt que je ne dois l'attendre. La poste venue, je me donne plein loisir, pleine liberté jusqu'au déjeuner; je lis, je relis, je marche, je m'assieds, je rêve, c'est mon moment de plus grande complaisance pour moi-même.

Nous déjeunons à 11 heures. Après le déjeuner, on passe une demi-heure, une heure ensemble dans le salon ou dans le jardin. Vrai jardin de curé encore je ne me suis ruiné cette année que dans la maison, je me ruinerai l'année prochaine au

dehors, à faire un jardin. J'ai du gazon, des arbres, de l'eau qui court de l'eau qui dort, du mouvement de terrain, des points de vue. L'espace est petit ; cinq ou six arpents seulement ; mais les près et les bois l'entourent et l'étendent indéfiniment. Je ferai quelque chose de gracieux au milieu d'une solitude assez sauvage.

Vers une heure tout le monde est rentré chez soi. Mes filles viennent dans mon cabinet, lire avec moi de l'anglais, et causer. Je crois à la conversation, surtout quand elle est affectueuse quand un peu d'émotion se lie aux idées, et les fait pénétrer plus avant que dans l'intelligence seule. Ma fille aînée, elle a huit ans, aime passionnément la conversation, & la sienne en est presque déjà une pour moi. Il y a quelques jours à Trouville, j'étais préoccupé, triste. Je ne sais plus de quoi. Elle était là; elle vint tout à coup se jeter dans mes bras en me disant tout bas et toute rouge; « Mon père, à quel age aurai-je toute la confiance ? Elle appartient à la petite armée des natures d'élite. Mes filles parties, je m'occupe, je lis, j'écris. Je reçois qui vient. Nous dînons à 6 heures.

Après dîner, on se promène ou on reste ensemble ou seuls, chacun à son gré. Je protège la liberté des autres pour garder la mienne. Le soir, quand il n'y a point d'étranger on se réunit dans la chambre de ma mère, à qui cela est plus commode. Je fais une lecture, pour l'amusement de mes enfants, un roman de Walter-Scott, un voyage. Ils vont se coucher à 9 heures ; et avant 10 heures, je rentre chez moi; j'ouvre mes fenêtres. Le ciel est souvent beau. Le calme profond : la lune éclaire et endort toute ma vallée. C'est mon heure à moi. Prenez-la, Madame ; mettez-y ce que vous voudrez ; à coup sûr, je l'y mettrai ; je l'y ai déjà mis.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 20. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-10

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/911>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 199

Date précise de la lettre Jeudi 10 août 1837

Heure 4 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

... je rentre
en bon
toute ma
maison
t'y mets

No 20

Lundi 10. A heures.

199

No 12

Bon, dearest, vous ne revrez point.
J'espére bien. Qui pourroit plus que moi au réveil?
Qui vous est aimable! Ce n'eut point à l'Ecole que
ma femme occupoit de charité. J'eusse point le
but d'aller alors. Je l'eus acheté l'année dernière. C'est à
Paris, dans le faubourg St honore, où elle étoit chargée
des pauvres. Vous savez ce fut rue de la Madeleine, et où
pendant le choléra, elle les soigna si bien que, de ses
pauvres, il ne mourut qu'une vieille femme de 82 ans.
Ici, il y a peu de charité à faire. Les moindres paysans
possédent et cultivent quelque champs qui leur
suffisent. Il n'eut pas pris d'ailleurs, et cependant à
de bien recevoir. L'école, qui n'eut pas mauvaise, est
situee dans un village voisin où les infirmes se rendent
en hiver surtout, car pendant l'été ils sont occupés
aux travaux de la campagne. Le cottage dont je
vous ai parlé appartient à un habitant de la
commune qui la prête au curé jusqu'à ce qu'un
presbytère soit construit. C'est de ce presbytère que
vous aurez besoin, et c'est là que vous m'aiderez
puisque vous le voudrez. Nous en causerons quand
je vous verrai. Car je vous verrai; j'ai mon gout
devant nous; j'y marche. Si je pourrai passer le

lens comme l'aiguille de ma pendule ! Il faut que
je convienne. Dieu a bien fait de ne pas nous
laisser secher l'allum. Du moins comme nous le
préférions, tantôt pour faire la douloue, tantôt
pour arriver à la joie ! Employez bien du moins
toutes vos journées dès le 18. Reposez vous, calmez
vous, promenez-vous, fortifiez vous. Je déplore toujours
la même chose. Comment faire autrement quand il
n'y en a qu'une ?

Vous voudrez savoir comment ma journée d'aujourd'hui,
quelle chose me habite, etc., voici. De 6
heures entre 7 et 8 heures. Je suis dans ce que font mes
œuvres, car je n'ai encore de mes prochaines un moment
d'intérêt chez ma mère, chez mes enfants. Il faut encore
des bises de mes jeans tout le matin. Rendre dans
mon cabinet finir une lettre, j'attends la poste. Je
l'attends toujours, même quand elle arrive plus tôt que
je ne l'attends. La poste venue, je me donne
plusieurs plis de liberté jusqu'à midi ; je lis,
je relis, je marche, je m'assieds, je rase, c'est mon
moment de plus grande complaisance pour moi-même.
Nous déjeunons à 11 heures. Après le déjeuner, on
peut une demi heure, une heure ensemble, dans le
salon ou dans le jardin. Mais jardin de toute manière,
je ne me suis vaincu cette amie que dans la maison,
je me résignerai l'année prochaine au dehors, à grise

un jardin. J'ai du
de l'heure qui passe
de vie. L'espace
mais le peu et
le peu quelque chose
solitaire avec l'an
et rentre chez les
lire avec moi de
conversation, susten
pe de séduction de
avant que dans
a huit ans, aime
la femme ou est
quelques jours, à
je ne fais plus
long de jeter dans
et toute rouge
toute la compagnie
dans la nature
m'accorde, je lis
dinner à 6 heures
on reste, ensemble
profitez la liberté
Le soir, quand il
dans la chambre
commode. Je sa
mes enfans, un r

et faire que un jardin. J'ai du gazon, des arbres, de l'eau qui court,
du sable qui dort, du mouvement de l'océan, des points
de vue. L'espace est petit, cinq ou six arpents seulement;
mais le peu de la baie l'entoure et l'étende indéniable
du moins. Je fais quelque chose de gracieux au milieu d'eux.
vous cultivez solitaire avec Suzanne. Vers une heure, tout le monde
petite longue, est rentré chez moi. Ma fille viennent dans mon cabinet,
quand il fait avec moi de l'anglais et causer. Je bois à la
conversation, surtout quand elle est affectueuse, quand elle
parle d'autre chose que dans l'intelligence. Ma fille aime, elle
a huit ans, très passionnément la conversation, &
la litronne en est presque déjà une pour moi. Il y a
quelques jours, à Trouville, j'étais préoccupé, triste
je ne sais plus de quoi. Elle était là; elle vint tout à
coup se jeter dans mes bras en me disant tout bas
« Mon père, à quel âge aurais je
toute ta confiance ? » Il appartient à la petite
âme de nature d'être. Ma fille partit, je
m'occupai de lui, j'envisageai qui viendrait. Nous
dînâmes à 6 heures. Après dîner, on se promena ou
on resta, ensemble ou séparé, chacun à son gré. Je
protège la liberté de, autre, pour garder la mienne.
Le soir, quand il n'y a point d'étrangers, on se réunit
dans la chambre de ma mère, à qui cela est plus
commode. Je fais une lecture, pour l'amusement de
mes enfants, un roman de Walter Scott, un voyage,

Il vous le couche à 9 heures, et devant 10 heures, je rentre
chez moi ; j'ouvre mes fenêtres. Le ciel est souvent beau ;
le calme profond, la lune claire et enduit toute ma
ville. C'est mon heure à moi. Prenez la, madame,
mettez-y ce que vous voudrez à ce complice, je l'y mettrai ;
je l'y ai déjà mis.

N° 20

N° 12

J. L'espèce bien
Qui vous êtes à
ma femme. J'ose
pas écrire alors
Paris, au 1er fe
vrier, pourriez venir
pendant le repos
matinal, il ne se
fais, il y a peu de
passagers et c'est
suffisant. Il fa
ut bien recevoir
Silène dans un
en hiver d'autant
aux travaux de
vois, ai parlé à
l'ommecque qui la
presbytérie fait
bon, avec, beso
puisque vous le
je vous verrai
devant moi, je